

RHUIS

ÉGLISE SAINT-GERVAIS - SAINT-PROTAIS



MONUMENTS DE L'OISE 2

Introduction historique

Campé sur un replat du versant méridional de la vallée de l'Oise, le village de Rhuis a su préserver le charme des villages d'Ile-de-France d'autrefois en dépit d'un environnement où le XX^e siècle finissant a imposé sa marque avec insistance : l'autoroute et le T.G.V. Nord franchissent en effet l'Oise à moins d'un kilomètre de part et d'autre du village.

De nombreux témoins d'une occupation continue depuis les époques les plus reculées de la Préhistoire (bifaces, racloirs, pointes ; trous de cabanes, sépultures ; céramiques ...) ont été retrouvés dans les environs immédiats, souvent scellés par les alluvions de l'Oise.

Un menhir d'époque celtique, vestige d'un groupe de six encore visible au XVIII^e siècle, les "Demoiselles de Rhuis", illustre encore aujourd'hui l'ancienneté de cette occupation.

A l'époque gallo-romaine, Rhuis devient un point stratégique en raison de sa position au carrefour des trois tribus gauloises des Suessones -dont il fait partie-, des Bellovaques et des Silvanectes. Deux voies -secondaires, il est vrai- y convergent et un gué ou, peut-être même, un pont permet de franchir l'Oise à hauteur du rû de Rouanne, limite entre les territoires des Suessones et des Bellovaques. Derrière le site de l'église, la butte du Grand Catillon voit, sans doute, s'ériger alors une tour de guet.

Des sépultures mérovingiennes ont été depuis longtemps retrouvées dans le voisinage immédiat de l'église et, grâce aux fouilles qui, d'octobre 1969 à avril 1970 ont accompagné sa restauration, à l'intérieur même de l'édifice. Deux sépultures, sectionnées par les fondations du mur de façade de la nef, ainsi qu'une stèle à décor géométrique servant de fondation au pilastre recevant au sud la retombée de l'arc triomphal (exposée dans le bas-côté sud) ont ainsi été exhumées.

Si, comme on le verra, l'édifice actuel n'est pas antérieur au milieu du XI^e siècle, son vocable -dédié aux Saints Gervais et Protas dont les reliques ont été inventées en 386- atteste une fondation très ancienne, vraisemblablement d'époque mérovingienne.

La première église, dont rien n'a été retrouvé lors des fouilles, était certainement en bois, une pratique courante pour les petits édifices ruraux. Jusqu'à la Révolution, Rhuis faisait partie du diocèse de Soissons, dont les limites avaient été calquées, selon l'usage général, sur celles de l'ancien pagus gaulois des Suessones.

Reis Villa en 1060, Raiumvilla en 1150, Rhuis acquiert sa dénomination actuelle au XIII^e siècle. Avec le village de Saint-Germain, aujourd'hui disparu, Rhuis constitua une petite seigneurie jusqu'à la Révolution mais son hôtel seigneurial cessa d'être habité par ses propriétaires dès la fin du XV^e siècle sans doute.

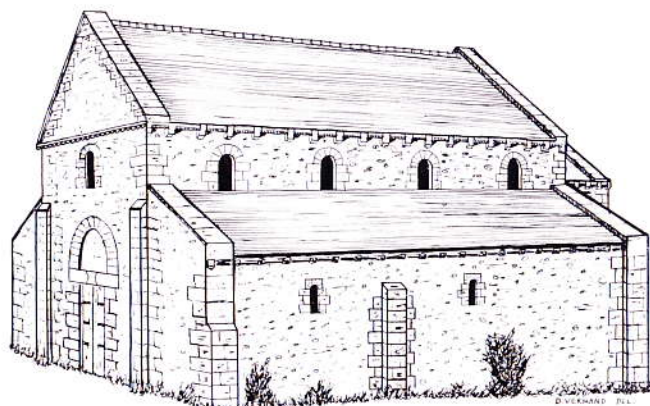
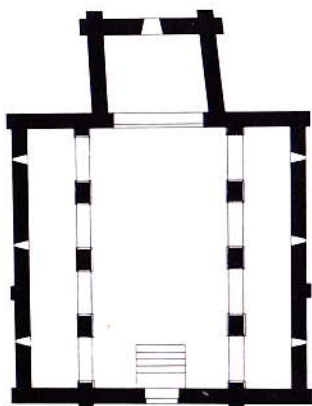
*
* *

Grâce aux restaurations exemplaires dont elle a bénéficié entre 1964 et 1970 sous la conduite de M. Jean-Pierre Paquet, Architecte en Chef des Monuments historiques, et avec le généreux concours de M. et M^{me} Bich, l'église de Rhuis a retrouvé l'essentiel de ses dispositions anciennes et la sobre élégance que les remaniements malencontreux du XVIII^e et du XIX^e siècle lui avaient fait perdre.

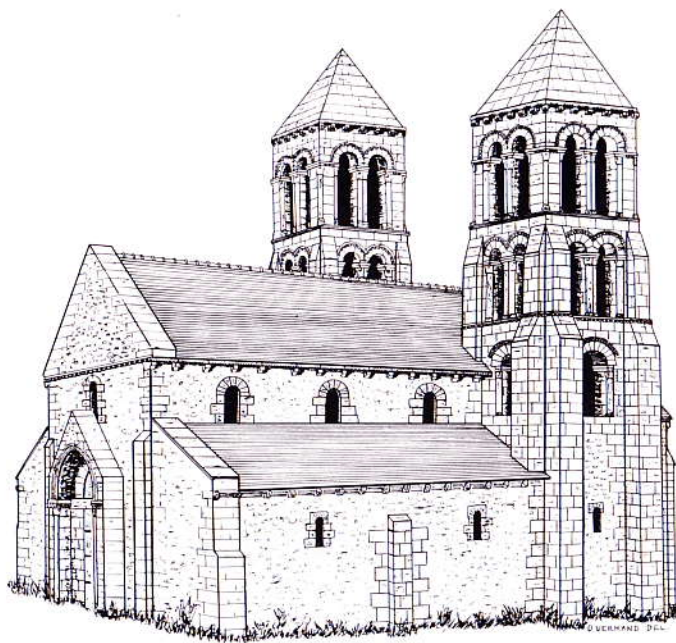
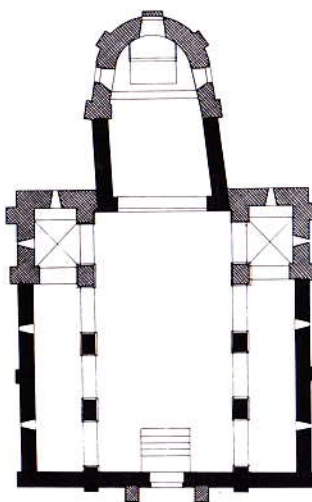
C'est ainsi que le sol de la nef a été rabaisé à son niveau initial et dallé de pierres ; que les grandes fenêtres percées au XVIII^e siècle dans les murs des bas-côtés ont été supprimées au profit des petites ouvertures primitives dont quelques témoins subsistaient, et qu'une charpente conforme à celle d'origine a remplacé la fausse voûte en bois et plâtre qui défigurait la nef depuis 1878 (fig 1). A l'extérieur, la réfection de la charpente a permis le rétablissement des pentes initiales des toitures de la nef et des bas-côtés, qui retrouvent ainsi



1. (ci-contre). La nef, vue depuis le chœur.



2a. Plan et vue perspective supposés de l'église au milieu du XI^e siècle.



2b. Plan et vue perspective supposés de l'église au début du XII^e siècle.

leurs beaux volumes bien équilibrés, et les corniches trop détériorées ont été refaites (fig. 7 et couverture).

Les fouilles pratiquées durant cette période ont en outre éclairé d'un jour nouveau l'histoire de la construction d'un édifice beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît à première vue. On verra en effet que, sous son apparente unité, l'église construite au milieu du XV^e siècle a été plusieurs fois l'objet de remaniements qui n'ont fixé l'édifice dans sa configuration actuelle qu'au milieu du siècle suivant (plan dernière page).

L'enseignement principal de la fouille a été de montrer que l'église du milieu du XI^e siècle était dépourvue de clocher et que son chœur se terminait par un simple chevet plat (fig. 2a). Ce n'est que durant le dernier quart du XI^e siècle qu'une importante campagne de travaux dote successivement l'édifice, pourtant nouvellement construit, d'un petit portail à gâble en façade, d'un clocher sur la dernière travée du bas-côté nord - un second avait alors été prévu au sud, en position symétrique - et d'une abside en hémicycle (fig. 2b). Dans les années 1120, la dernière travée du bas-côté sud est remaniée suite à la décision de ne pas construire le second clocher et couverte d'une voûte d'ogives très archaïque. Enfin, au milieu du XII^e siècle, une chapelle aujourd'hui détruite mais dont il reste quelques assises, est bâtie dans le prolongement du bas-côté nord.

L'église du milieu du XI^e siècle : le poids de l'héritage préroman

L'église bâtie aux alentours de 1050 - vraisemblablement la première à être construite en dur puisque les fouilles n'ont pas montré de substructions antérieures - comprenait une nef basilicale, c'est-à-dire avec bas-côtés, de quatre travées (la nef actuelle) et un chœur à chevet plat, dont seul subsiste le mur nord (fig. 2a).

Si l'on fait abstraction des dernières piles nord et sud, renforcées peu après pour supporter le (ou les) clocher(s), la nef se

présente aujourd'hui - et grâce aux restaurations - dans sa physionomie du milieu du XI^e siècle (fig. 1).

Ces travaux de restauration ont ramené le sol de la nef à son niveau primitif et, depuis le seuil du portail occidental, cinq marches sont nécessaires pour y descendre. Son austère simplicité est saisissante : chacun des murs gouttereaux est percé, comme à l'emporte-pièces, de quatre arcades en plein cintre, à angles vifs et sans ressaut. Aucun pilastre, aucune demi-colonne ne viennent diviser la paroi en travées, qui reste de ce fait totalement inarticulée (fig. 3).

Les cintres des arcades retombent sur des piles rectangulaires maçonnées par l'intermédiaire d'impôsts présentes seulement sur les faces internes, à l'exception des dernières piles nord et sud, remaniées, où les impôsts font également retour vers le bas-côté. Le répertoire des motifs gravés qui les décorent est très limité et montre de simples variantes sur le thème de la ligne brisée (fig. 4 et 5). Ces impôsts permettaient d'asseoir, une fois la pile montée, le cintre en bois qui servait de guide et d'étau au cintre en pierre de l'arcade pendant la prise des mortiers.

Toutes les piles comportent une base, dégagées grâce aux restaurations. Saillante d'une dizaine de centimètres et haute de quinze à vingt centimètres, leur arête supérieure est adoucie par un tore parfois très dégradé.

Chaque arcade est surmontée d'une fenêtre en plein cintre très haut percée et ébrasée seulement vers l'intérieur. Le revers de la façade occidentale ne montre que l'ébrasement du portail, terminé par un arc de décharge en plein cintre. Il est surmonté d'une fenêtre semblable à celle des murs gouttereaux mais de dimensions plus importantes. Deux rangées de moellons disposés en arête de poisson les séparent.

Une très belle charpente a remplacé la fausse voûte en bois enduit de plâtre qui couvrait la nef depuis 1878. Soigneuse-

ment restituée, elle concourt à donner à la nef un aspect proche de celui d'origine (fig. 1).

Les bas-côtés, couverts d'une charpente apparente (au sud) ou d'un plafond de bois (au nord), sont éclairés par des petites fenêtres en plein cintre, fortement ébrasées. Supprimées au XVIII^e siècle au profit de grandes ouvertures qui otiaient tout caractère à cette partie de l'édifice, elles ont pu être reconstituées grâce à des éléments encore en place ou remployés dans les maçonneries du mur.

L'arc triomphal assurant la communication entre la nef et le chœur est formé par un cintre très légèrement surbaissé -sans doute par suite de son affaissement- qui présente un ressaut vers la nef (fig. 6). Il retombe de chaque côté sur un pilastre par l'intermédiaire d'une imposte à décor géométrique semblable à celui des impostes de la nef.

Seul le mur nord du chœur, bâti en moellons contrairement à l'abside et au mur méridional, appareillés, appartient à l'église du milieu du XI^e siècle. Il est percé d'une porte avec linteau en bâtière, inhabituelle à cet endroit et peut-être postérieure. Un pilastre le termine à la jonction avec l'abside. C'est au droit de ce pilastre que les fouilles ont mis au jour les substructions partielles d'un mur fermant le chœur vers l'est, ainsi que des tenons fixant les maçonneries de l'abside à celles du mur nord : il est donc certain que, dans un premier état, le chœur de Rhuis avait un chevet plat.

*
* *

On peut rapprocher cette première église de celle de Sarron, située sur le territoire de la commune proche de Pont-Sainte-Maxence. Toutes deux appartiennent à la frange occidentale de la vaste région -centrée sur les pays de la Meuse et de la Moselle- des églises basilicales non voûtées, aux arcades à arêtes vives et aux piles carrées ou rectangulaires.

Il est en effet remarquable de constater que ce parti est de règle jusqu'au milieu du XII^e siècle dans les diocèses de Soissons, Noyon et Laon tandis que, dans le même temps, ceux de Senlis ou de Beauvais donnent -et de très loin- la préférence à la nef unique (c'est-à-dire sans bas-côtés). Le critère de la taille de l'édifice, qu'il serait tentant d'évoquer, ne rentre pourtant pas en ligne de compte puisque nombre de nefs basilicales sont de dimensions modestes et ne comportent souvent que trois ou quatre travées alors qu'il n'est pas rare -dans la région de Beauvais notamment- de trouver des nefs uniques beaucoup plus vastes. Il faut y voir l'héritage de traditions différentes. A cet égard, la nef aux murs lisses et inarticulés de Rhuis illustre de manière exemplaire la persistance des traditions architecturales carolingiennes tout au long du XI^e siècle, avant que l'art roman, apparu plus tardivement dans les régions du Nord, n'ait imposé, petit à petit, de nouveaux critères techniques et esthétiques. On ne s'en étonnera pas dans un voisinage où Compiègne, Noyon, Soissons ou Laon comptèrent parmi les centres urbains les plus importants de l'époque carolingienne, et à quelques kilomètres seulement de ce qui fût le célèbre palais de Verberie.

Plusieurs détails décoratifs ou architecturaux observés à la nef de Rhuis sont exemplaires de l'art de bâtir au XI^e siècle. Ainsi le décor des impostes. Avant même le chapiteau, dont l'apparition dans les nefs basilicales est lié à la construction de piles comportant des demi-colonnes, c'est l'imposte qui permet à la décoration sculptée -en fait, gravée-, de se développer à l'intérieur des édifices. La nature même de la surface à couvrir -une longue bande étroite- n'autorise cependant qu'un décor simple et répétitif : le décor géométrique. Le thème de la ligne brisée que l'on trouve à Rhuis constitue assurément l'un des plus simples et on le retrouve aux clochers ruinés de Saint-Pierre de Pontpoint et de Saint-Aignan de Senlis, comme aux parties les plus anciennes de Morienvail. Il n'est pas sans rappeler, par son inspiration, celui de la stèle mérovingienne déposée dans le bas-côté sud.



3



4



5

3. La nef, vue vers le sud-ouest.

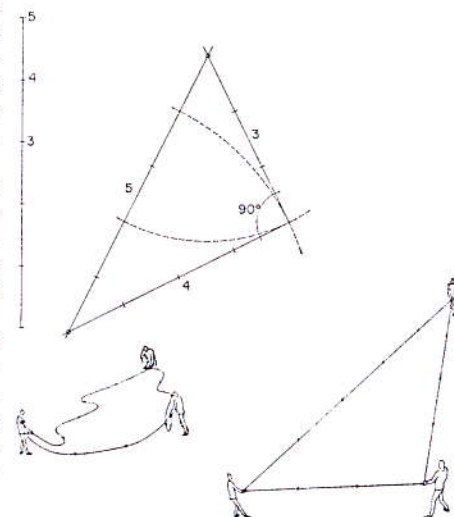
4 et 5. Tailloirs à décors géométriques des piles de la nef.

De l'utilisation du triangle de Pythagore dans le plan de Rhuis...

Lors des restaurations qu'il a conduites, M. Jean-Pierre Paquet a été amené à constater (voir bibliographie en dernière page) que la parfaite régularité -la parfaite harmonie même- qui se dégage du plan de l'église de Rhuis était fondée sur l'utilisation des propriétés du "triangle de Pythagore", triangle rectangle dont les côtés ont respectivement trois, quatre et cinq unités de longueur.

Dans la nef, le vaisseau central et les bas-côtés sont en effet formés de carrés obtenus par le jeu de tels triangles tandis que les petites ouvertures des collatéraux, restituées d'après des témoins en place, ne se trouvent pas distribuées au hasard mais placées précisément à la pointe des triangles directeurs.

M. Paquet a reconnu l'application de ce système dans d'autres édifices de la région et ses conclusions ne peuvent que forcer la conviction car "elles sortent de l'application de procédés très simples et il est téméraire, en effet, de supposer, chez les architectes du Moyen-Age, d'autres connaissances scientifiques que très rudimentaires". (F. Salet).



De même, les contreforts plats et sans ressauts ainsi que les deux rangées de moellons disposés en arêtes de poisson de la façade ne se rencontrent plus guère après le XI^e siècle.

C'est aussi le cas des deux types de fenêtres que l'on peut observer à la nef (fig. 7 et 13). Celles des bas-côtés, restituées d'après des éléments très sûrs, sont remarquables par leur étroitesse, qui les apparente à des meurtrières. L'appareillage du cintre n'a pas été jugé nécessaire et un simple linteau échancré y pourvoit tandis que des lignes gravées simulent les claveaux. Il n'y a pas d'ébrasement extérieur, une caractéristique que l'on retrouve dans les fenêtres hautes, avec un cintre appareillé cette fois, compte-tenu de la largeur plus importante de l'ouverture. Par leur aspect lisse et sans relief, ces fenêtres font écho à l'esthétique intérieure de la nef et perpétuent bien des traditions encore pleinement préromanes.

Les transformations de la fin du XI^e siècle : l'affirmation du style roman

Un quart de siècle après son achèvement, l'église allait bénéficier d'une importante série de travaux destinés à lui donner un visage plus marqué que celui de l'édifice simple et fonctionnel qu'elle présentait jusque-là.

Une analyse attentive des maçonneries permettait déjà de pressentir certains de ces remaniements. Grâce aux fouilles, ces hypothèses se sont muées en certitude et l'ampleur des travaux est désormais bien cernée (fig. 2b).

Le portail occidental (fig. 8 et couverture)

Les fouilles ont clairement montré que les éléments en saillie sur la façade n'étaient pas concordants, au niveau des fondations, avec le soubassement de celle-ci. En outre, son sommet masque partiellement la fenêtre qui le surmonte. Ce petit portail a donc été plaqué sur l'entrée primitive, composée jusque là d'un linteau assemblé en trois parties et d'un arc de

décharge en plein cintre circonscrivant un tympan nu.

Le portail proprement dit comporte une archivolt en plein cintre décorée de trois tores faiblement dégagés, en saillie d'une cinquantaine de centimètres sur la façade. Cette archivolt repose sur des piédroits légèrement plus saillants par l'intermédiaire d'impôsts décorées de motifs géométriques semblables à ceux de la nef. On note, de part et d'autre, l'amorce d'arcades perpendiculaires au mur de la façade qui prouve que l'on avait l'intention de bâtir un porche et non un simple portail. L'idée fut tout de suite abandonnée et c'est un pignon qui couronne le tout.

Il faut voir dans ce petit portail, encore maladroit, le plus ancien exemple connu, dans la moitié Nord de la France, d'un portail à gâble. Les architectes romans auront très vite l'idée de multiplier les tores et les colonnettes en augmentant la saillie du gâble, donnant alors de très belles compositions monumentales sans qu'il soit pour autant nécessaire de renforcer l'épaisseur de la totalité du mur de façade. Villers-Saint-Paul, près de Creil, est un bon exemple de la maîtrise atteinte en ce domaine dès avant le milieu du XII^e siècle, avant que ce parti architectural n'atteigne son total épanouissement aux façades des grandes créations de l'architecture gothique. Il est à cet égard éloquent de voir dans le modeste portail de Rhuis l'un des initiateurs d'une formule à la postérité si prestigieuse.

Le clocher (fig. 12 et couverture)

Conjointement à l'embellissement de la façade de l'église, il fut décidé -programme ambitieux pour un si petit édifice- d'élever un clocher à l'extrémité de chacun des deux bas-côtés. Achèvement au nord, les travaux ne furent qu'amorçés au sud, les moyens financiers ayant sans doute été surestimés.

L'hypothèse selon laquelle le clocher sud aurait été achevé puis se serait ensuite écroulé accidentellement ne doit toutefois pas être totalement écartée. Seule certitu-

6



6. Le chœur, vu depuis la nef.

7. Vue générale depuis le sud.

7



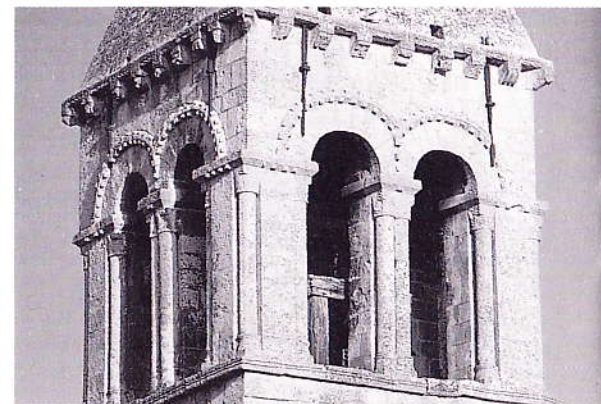


8



10 et 11

- 8. Le portail occidental.
- 9. Le bas-côté nord avec, au fond, la travée du clocher.
- 10. Le dernier étage du clocher.
- 11. Le deuxième étage du clocher.



de, la disparition de ce clocher serait intervenue très tôt puisque les aménagements de l'extrémité orientale du bas-côté sud ont été réalisés dans les années 1120, précisément pour pallier à l'absence du clocher (fig. 13 et 15).

Les preuves de l'attribution du -ou des-clocher(s) à une seconde campagne de travaux ont été, encore une fois, fournies par les fouilles, qui ont montré une reprise des fondations de la dernière pile nord, associée au clocher. Plus forte que les autres et contrairement à elles, cette pile comporte une imposte qui se retourne vers le bas-côté (fig. 9). Formée de la juxtaposition de plusieurs éléments, cette imposte ne présente pas de décor géométrique continu, une constatation qui confirme la reconstruction de cette pile en autorisant à penser que les impostes de l'ancienne pile -qui étaient à l'origine semblables aux autres- furent alors réutilisées.

Le soubassement du clocher, qui constitue la dernière travée du bas-côté nord, est couvert d'une voûte d'arêtes très grossière (fig. 9). Outre l'arcade de la nef, deux autres arcades encadrent cette voûte à l'ouest et à l'est tandis que le côté nord, où l'on remarque un épaississement du mur, est percé d'une étroite fenêtre très fortement ébrasée.

Le cintre de l'arcade orientale, très épais, s'apparente davantage à une voûte en berceau. Deux impostes décorées partiellement de motifs géométriques le reçoivent au nord et au sud. A l'origine moins profonde et fermée par un mur droit à l'emplacement où cesse précisément le décor géométrique, cette arcade fut prolongée vers l'est au milieu du XII^e siècle pour permettre l'accès à la chapelle construite alors au nord du chœur et dont quelques assises sont encore visibles à l'extérieur.

Toute cette travée a donc été conçue pour former une assise solide, propre à recevoir sans risques le clocher. A cet effet, le mur gouttereau de la nef au droit de la dernière travée a été monté en pierres d'appareil et non en simples moellons comme ailleurs.

On y remarque la porte d'accès au clocher, échancrée à la base par la suite pour permettre d'y passer une cloche (fig. 6).

Au sud, les évidences archéologiques prouvant qu'un second clocher avait été prévu, sinon construit, sont nombreuses. Ainsi la dernière pile de la nef est plus forte que les autres et semblable à la pile nord associée au clocher (fig. 15). D'autre part, le mur gouttereau de la nef au droit de cette dernière travée y est également plus épais, comme on peut s'en rendre compte depuis l'extérieur où un ressaut marque le passage entre la troisième et la quatrième travée (fig. 13) ; c'est aussi le cas du mur du bas-côté. Il est donc certain, et d'autres détails le confirment, que la dernière travée du bas-côté sud avait bien été conçue, comme celle du nord, pour constituer le soubassement d'un clocher.

*
* *

D'une rare élégance, le clocher de Rhuis représente avec celui de Saint-Gervais de Pontpoint et les tours jumelles du chevet de Morienvall, l'une des plus belles réalisations de l'architecture romane du XI^e siècle en Ile-de-France.

Entièrement construit en pierres d'appareil et de plan carré, il comporte trois étages de baies au-dessus du soubassement et s'achève par une courte pyramide, également en pierre (fig. 12). Les contreforts, plats et presque dépourvus de ressauts, qui épaulent par deux chacun de ses angles, s'amortissent en larmier au-dessous de la base du dernier étage.

Sauf au premier étage, où elles sont uniques, les baies sont groupées par deux sur chaque face (fig. 10 et 11). Des colonnettes garnissent leurs piédroits et un cordon de billettes en souligne l'archivolte. Les quarante-deux chapiteaux que comporte le clocher sont tous d'une exécution semblable à ceux du portail : une simple volute d'angle assure la transition entre le plan circulaire inférieur (qui prolonge la colonnette) et le plan carré supérieur (qui

annonce le tailloir). L'épannelage droit de la corbeille lui donne une forme cylindrique et le répertoire décoratif, davantage gravé que sculpté, est essentiellement géométrique : chevrons, étoiles, palmettes, feuilles stylisées.

La corniche comporte une tablette, dont l'arête est adoucie par une torsade, et des modillons décorés de motifs également géométriques ou bien de masques grossiers (fig. 10). Elle est identique à celle qui couronne les murs gouttereaux de la nef, qui a dû être montée en même temps que le clocher dans le souci d'harmoniser les deux constructions. En revanche, la corniche associée aux bas-côtés est moderne et le décor de ses modillons est une invention du sculpteur, M. Bourdet.

Le clocher de Rhuis appartient à une famille homogène qui compte encore, outre ceux, déjà cités, de Saint-Gervais de Pontpoint et de Morienvall, les clochers de Noël-Saint-Martin (tronqué), Saint-Pierre de Pontpoint (ruiné), Saint-Aignan de Senlis (ruiné) et Saint-Pierre de Senlis (fortement modifié par la suite). Il n'est pas impossible qu'un même atelier soit responsable de la construction de plusieurs d'entre eux.

La position latérale de la tour, dégagée ainsi de la masse de l'édifice proprement dit, lui permet d'atteindre à un effet d'élanement remarquable dans les limites d'une hauteur raisonnable et avec une simple et courte pyramide de pierre pour couronnement. Ce n'est pas le cas, en revanche, de tours bâties en position centrale comme Saint-Vaast-de-Longmont (première travée du chœur) ou Nogent-sur-Oise (croisée du transept). Tributaires de la largeur du chœur ou du transept comme de l'emprise des combles, ces clochers doivent recourir à une haute flèche octogonale en pierre (Saint-Vaast) ou à une multiplication des étages (Nogent) pour revendiquer une sveltesse comparable.

De sensibilité déjà romane dans son exécution, le clocher de Rhuis avait été prévu comme élément d'une composition à deux

tours encadrant le chœur, un choix architectural qui renvoie en revanche, comme la nef, à des traditions carolingiennes. Si Morienvall, contemporain de Rhuis, reste aujourd'hui le plus ancien exemple conservé, en Ile-de-France, de ce magnifique parti, c'est en effet à l'abbatiale picarde du Sauveur à Saint-Riquier, bâtie de 790 à 799, que la formule se rencontre pour la première fois.

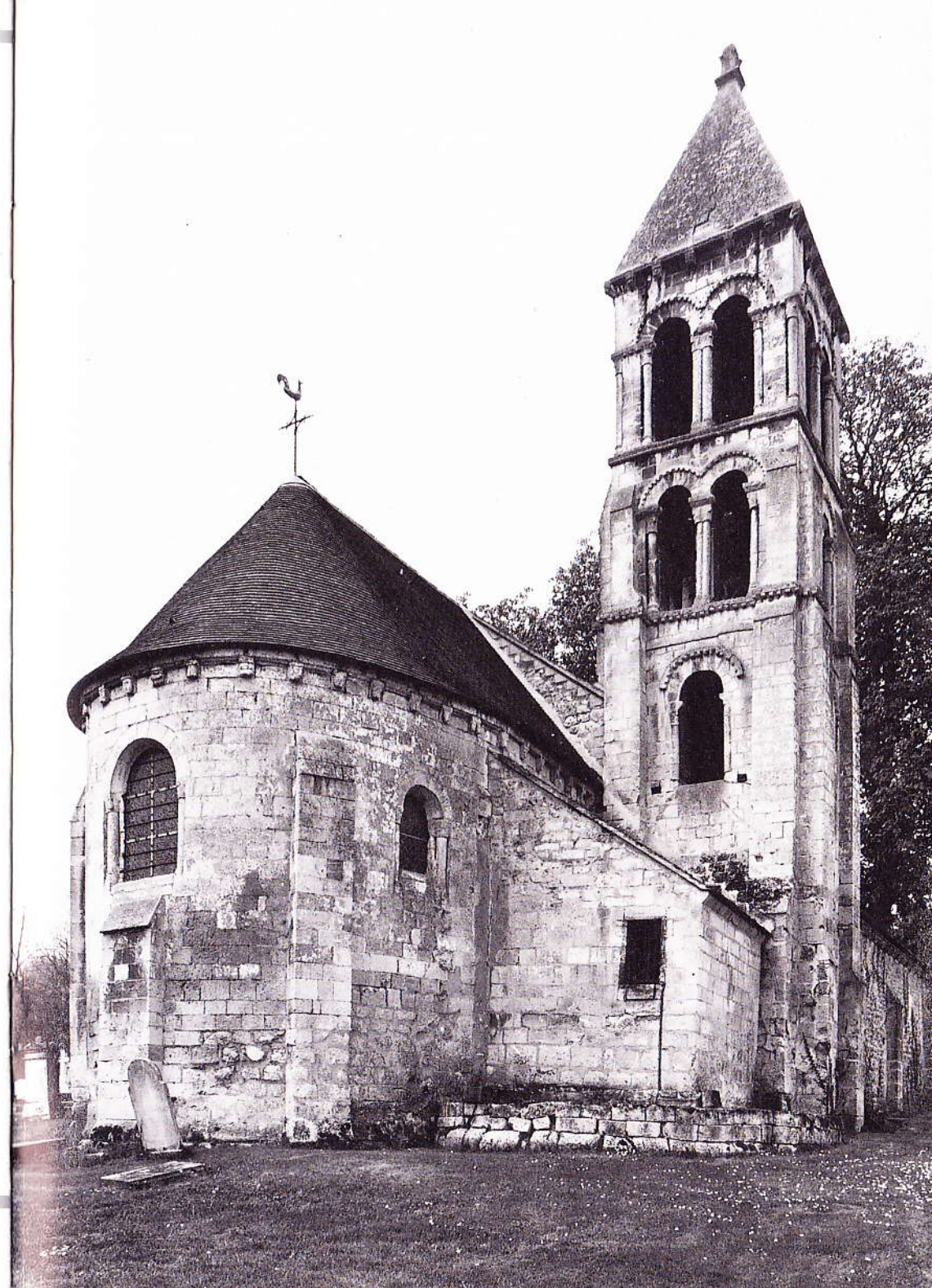
Appelées à connaître un très large succès dans les terres d'Empire (Lorraine et Rhénanie, notamment) les tours latérales de chevet ne seront pas pour autant absentes d'Ile-de-France où les exemples d'une telle disposition étaient plus nombreux qu'il n'y paraît aujourd'hui. En restant dans la région de Rhuis, on peut en effet citer les églises disparues de Saint-Corneille de Compiègne, Saint-Arnoul de Crépy-en-Valois et Notre-Dame de Nanteuil-le-Haudouin, connues par des gravures anciennes, et à Senlis, les églises de Saint-Pierre et de Saint-Aignan où cette disposition a été reconnue par des fouilles archéologiques.

En ajoutant, en dehors de la région, les deux exemples bien connus de Saint-Germain-des-Près à Paris et de Notre-Dame de Melun, il apparaît donc que les chevets à deux tours étaient loin de constituer une exception dans le domaine direct des premiers Capétiens.

L'abside (fig. 12)

Dernière partie de l'église concernée par les travaux de la fin du XI^e siècle, le chœur se voit alors doté d'une abside en hémicycle d'un effet plus monumental que le simple chevet plat construit à l'origine et révélé par les fouilles.

Cette abside est entièrement bâtie en pierres d'appareil assemblées avec un soin rigoureux qui contraste avec la rudesse du matériau employé pour la nef. Des désordres sont cependant visibles au sud, où le mur semble avoir été réparé hâtivement en remployant toutefois tous les éléments anciens puisque la corniche, assez





15



14



13

- 13. La chapelle méridionale, vue depuis le sud-ouest.
- 14. Le chapiteau à godrons de la fenêtre méridionale de l'abside.
- 15. La dernière travée du bas-côté sud, aménagée en chapelle.

semblable à celles de la nef et du clocher, est homogène. On peut y voir un argument en faveur de l'existence d'un clocher méridional qui se serait rapidement écroulé.

L'hémicycle de l'abside est épaulé par cinq contreforts plats et sans ressaut, un type également remarqué à la nef et au clocher. Les trois fenêtres, en plein cintre et à double ébrasement contrairement à celles de la nef, sont garnies de colonnettes aux piédroits. La fenêtre axiale est plus importante. Les chapiteaux associés aux colonnettes rappellent ceux du clocher et du portail. On note toutefois, à la fenêtre sud, la présence d'un chapiteau à godrons (fig. 14). Apparu en Normandie et en Angleterre durant les années 1080, ce décor en forme de cornets n'atteint l'Ile-de-France que plus tard et permet de dater l'abside de Rhuis aux alentours de 1100.

Cette construction de l'abside venait mettre un point final à une transformation radicale de l'édifice du milieu du XI^e siècle. Dotée désormais d'un portail à gâble ravivant son austère façade occidentale et polarisant l'attention sur la composition à la fois harmonieuse et monumentale du chevet où corniches, cordons de billettes, colonnettes sont distribués avec le souci d'articuler la construction et d'en souligner les lignes de forces avec la complicité de la lumière, l'église de Rhuis s'était muée en une œuvre authentiquement romane.

Les derniers travaux

Que ce soit à la suite de l'écroulement du clocher sud ou bien de la décision de ne pas poursuivre sa construction, c'est dans les années 1120 que l'extrémité du bas-côté méridional est remaniée à nouveau, en vue de sa transformation en chapelle cette fois-ci (fig. 15).

L'élément le plus remarquable est la voûte d'ogives, dont les quatre branches ont une épaisseur de trente-trois centimètres, considérable compte-tenu de la faible surface couverte. Leur profil est formé de trois tores mal dégagés, séparés par une arête. Elles reposent sur des culots grossiers et nus et viennent buter contre une

clef, qui n'est en fait qu'un gros claveau dont la mouluration est identique à celle des quatre branches.

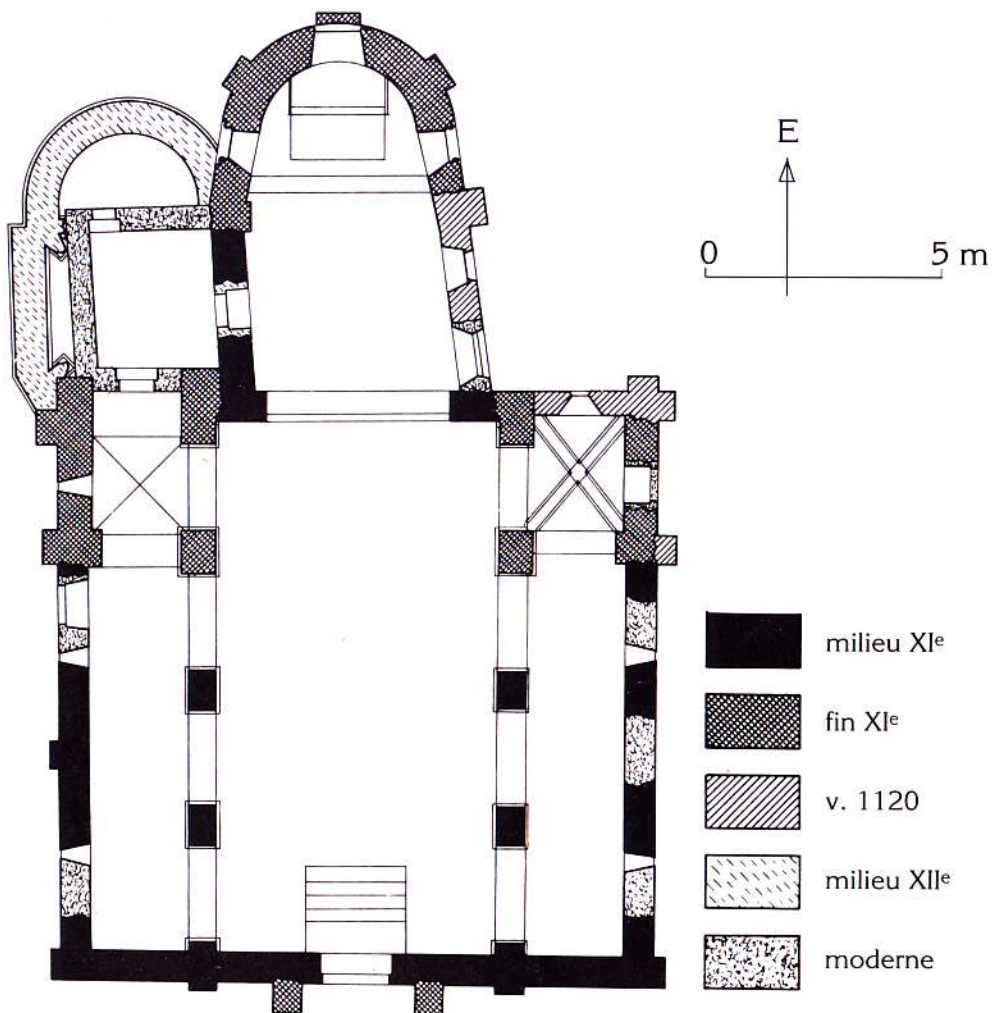
Cette voûte d'ogives, d'exécution maladroite, est l'une des plus anciennes d'Ile-de-France. Elle est contemporaine de celles de Morienvall et des voûtes appareillées à la base des clochers de Saintines et d'Acy-en-Multien. Rien ne laisse encore présager, dans cette œuvre si fruste, tout le parti que les architectes sauront tirer quelques décennies plus tard de cette nouvelle technique de voûtement.

Le mur méridional était autrefois percé d'une porte des morts dont l'ébrasement est aujourd'hui aménagé en vitrine d'exposition pour les objets trouvés lors des fouilles. A l'extérieur, les restaurations ont permis de bien mettre en valeur cette chapelle en la dotant d'une toiture différente de celle du bas-côté (fig. 13).

Au nord-ouest, la sacristie -sans doute du XVIII^e siècle- occupe l'emplacement d'une chapelle dont les substructions sont encore visibles sur une cinquantaine de centimètres de hauteur (fig. 12). Cette chapelle, bâtie vers le milieu du XII^e siècle, a été détruite à une date indéterminée. Elle comprenait une travée droite, de même longueur que celle du chœur mais plus large que le bas-côté nord, qu'elle prolonge, et une abside en hémicycle.

Dans l'angle nord-ouest ainsi qu'à la jonction de l'abside et de la travée droite, deux bases de colonnes à griffes, disposées en biais, prouvent que cette dernière était couverte d'une voûte sur croisée d'ogives. L'absence de bases dans l'abside -il n'y a que celle correspondant à la retombée de l'arc assurant la communication avec la travée droite- incite en revanche à penser que celle-ci était voûtée d'un simple cul-de-four. C'est d'ailleurs le cas de la chapelle nord de l'église voisine de Saint-Vaast-de-Longmont qui, bâtie au même emplacement, peut donner une image de l'aspect que présentait extérieurement la chapelle de Rhuis avant sa démolition.

Dominique VERMAND



Photos et plans : D. Vermand

Bibliographie

L. GRAVES, *Annuaire du département de l'Oise, Précis statistique sur le canton de Pont-Sainte-Maxence*, Beauvais, 1834, p. 85-87.

E. LEFEVRE-PONTALIS, *L'Architecture religieuse dans l'ancien diocèse de Soissons au XI^e siècle et au XII^e siècle*, Paris, 1894-1896, t. 1, p. 220-223 et pl. XII et XIII.

F. DESHOULIERES, "Les églises de Rhuis et de Saint-Vaast de Longmont", *Bulletin monumental*, 1939, p. 215-222.

J.P. PAQUET, "Les traces directrices des plans de quelques édifices du domaine royal au Moyen-Âge", *Les Monuments Historiques de la France*, 1963, n° 2, p. 59-84.

D. VERMAND, "L'Eglise de Rhuis, sa place dans l'architecture religieuse du bassin de l'Oise au XI^e siècle", *Revue archéologique de l'Oise*, n° 11, 1978, p. 41-62. (dans ce même numéro, articles de J.C. Blanchet et P. Fitte, L. Bardon, M. Durand et A. Jausaud-Journa sur la Préhistoire dans la région de Rhuis, l'histoire de Rhuis, les fouilles archéologiques de l'église et la population de Rhuis aux XVII^e/XVIII^e siècles).

A. PRACHE, *Ile-de-France romane* (La Nuit des Temps), Zodiaque, 1983, p. 93-95 et 117-118.

D. VERMAND, *Eglises de l'Oise* (2), Paris, s.d. (1984).